

La Révolution saisie par la Deuxième Guerre Mondiale

Par Nathalie Alzas, Docteur en histoire

La réflexion ébauchée ici porte sur le phénomène d'hybridation opéré entre les discours propagés sur la Révolution française et ceux tenus sur la Seconde guerre mondiale, émanant initialement de l'extrême-droite, et qui se diffusent, désormais, à une grande partie de l'espace public.

L'amalgame entre les faits survenus pendant le second conflit mondial et la période révolutionnaire émerge lors de la création du mythe du génocide vendéen¹, par la thèse de Reynald Sécher, en 1985². Il bénéficie ensuite du succès spectaculaire du parc d'attraction du Puy du Fou, fondé par Philippe de Villiers. Le phénomène s'amplifie, depuis quelques années, grâce à la constitution d'un groupe médiatique caractérisé par une idéologie contre-révolutionnaire et le lancement d'un candidat aux Présidentielles de 2022. La sortie en salles du film « Vaincre ou mourir », de Vincent Mottez³, en 2023, constitue un point de rencontre, parmi d'autres, de ces différentes dynamiques.

Il n'est pas de notre propos de revenir sur un film amplement décortiqué par des critiques, ni sur l'histoire du parc d'attraction, qui a d'ailleurs fait l'objet de plusieurs études éclairantes d'historiens⁴. Il s'agit ici de s'interroger, de façon plus large, sur les utilisations, manipulations et anachronismes de l'histoire de la Deuxième guerre mondiale, plaqués sur une interprétation de la Révolution française ayant clairement pour objectif une condamnation morale et politique de celle-ci, afin d'aboutir à un discrédit du régime républicain.

Le discours contre-révolutionnaire aurait ainsi réussi à se diffuser, y compris dans des supports a priori éloigné de son idéologie, en adoptant une phraséologie nouvelle, fondée sur le traumatisme mais aussi la fascination engendrée par la Deuxième guerre mondiale auprès des consommateurs : Non pas l'histoire, ni même la mémoire du conflit, mais une projection d'imaginaires divers. Cependant, cette mutation de la contre-révolution est toute relative car l'essentiel de son socle conceptuel demeure, solidement enraciné sur une série de strates historiques qui a marqué son évolution.

Parmi les nombreux points de départ possibles d'une telle réflexion, un exemple contemporain, modeste, peut illustrer cette présence, pour ne pas dire contamination, de l'objet Seconde guerre mondiale dans l'objet Révolution française. Lors de la sortie du film « Vaincre ou mourir », Nicolas de Villiers, dirigeant du Puy du Fou, dans une petite interview à la louange de son héros Charrette, l'entoure d'un poncif réactionnaire, d'aspect complotiste de la *réalité cachée, à révéler* : « Cette période la guerre de Vendée n'est pas dans les livres scolaires ». Et il ajoute, de façon automatique, une prosopopée associée à la Deuxième guerre mondiale : « Ce n'est pas parce que dans l'histoire qu'il y a eu des collabos qu'il ne faut pas parler des résistants »⁵. Les « collabos », si on suit son propos, ne sauraient être que les républicains, assimilés de facto aux nazis... Cet argumentaire est aujourd'hui banal, mais il n'en demeure pas moins ahurissant pour un historien, ou tout simplement pour un citoyen. Il est donc

nécessaire de se pencher sur les origines de ce type d'anachronisme polémique, au-delà de la simple émergence du pseudo génocide vendéen forgé par Reynald Sécher.

1945- 1970 : Transformer le bourreau en victime

Dès la fin de la Deuxième guerre mondiale, une partie de la contre-révolution, en l'occurrence celle issue de la Collaboration, utilisa des comparaisons/ confusions entre la Révolution française et la période 1939-1944. L'assimilation de l'épuration à la « Terreur » fut répandue par les collaborateurs. L'œuvre graphique du caricaturiste Ralph Soupault, soutien actif de la LVF, témoigne de cette vision victimaire des épurés, dans un « reportage » pamphlétaire, lors de son emprisonnement à Fresnes⁶. Ses complices dans la Collaboration assimilèrent leur sort à celui des prisonniers de la « Terreur », Brasillach devenant un nouvel André Chénier. L'écrivain forgea lui-même cette identification, dans sa dernière œuvre, où il alterna les allers retours entre le passé – la Révolution – et le présent – la Libération⁷. Brasillach y fustigeait tout autant l'une que l'autre, affirmant qu'il fallait 1944 pour comprendre 1792. La vindicte du chroniqueur de *Je suis Partout* dénonçait la presse de la Résistance qui suivrait, éructait-il, les mêmes principes « liberticides » que les journalistes de la Révolution, tel Marat. Le thuriféraire du fascisme inventait un André Chénier romantique, dans les fers comme lui, tous les deux étant victimes de la « canaille ». L'amalgame entre « Terreur » et épuration avait pour objectif de saper la légitimité de la Résistance et la refondation de la République, tout en esquivant la culpabilité de la Collaboration. L'hebdomadaire *Rivarol*, fondé en janvier 1951, par René Malliavin, reprit cette rhétorique. Composé par une équipe d'anciens collaborateurs, le journal connut le succès chez les défenseurs de Pétain, les adversaires de la République. Le choix de nommer le périodique du nom du célèbre pamphlétaire royaliste impliquait, là encore, une filiation revendiquée entre la contre-révolution et les collaborateurs. Certes, cet argumentaire resta longtemps inaudible dans l'opinion, hormis dans les cercles d'une droite extrême marginalisée.

Mais, au fil du temps, l'assimilation entre la « Terreur » et l'épuration s'accrut, par l'action d'écrivains, qui, profitant de la Guerre Froide, jetèrent la suspicion sur une Résistance assimilée à une émanation du PCF et qui n'aurait abouti qu'à une épuration sauvage. La victimisation des condamnés passa, sans surprise, par une féminisation. Les femmes tondues faisaient écho aux « petites victimes de la Terreur » chères au discours royaliste du XIX^e siècle. La rhétorique réactionnaire s'attacha à « prouver » que la majorité des condamnés n'aurait été que de faibles femmes, comme si l'épuration n'avait concerné que des malheureuses obligées à une collaboration horizontale.

L'assimilation entre épuration et « Terreur » bénéficia, il est vrai, du renfort d'un écrivain de talent, Jean Anouilh. Sa pièce, *Pauvre Bitos ou le dîner de têtes*⁸, en 1956, fut un succès à scandale, dans le contexte trouble d'une guerre d'Algérie où l'extrême-droite retrouvait du souffle⁹. Certes, la vision du dramaturge est classiquement contre-révolutionnaire. Le magistrat Bitos incarne un Robespierre de 1945 ramené au cliché réactionnaire habituel : un psychopathe rigide et puceau¹⁰. Mais la pièce rend dicible un propos qui ne fut, longtemps, que

l'apanage de quelques intellectuels vichystes. L'épuration serait fille de la « Terreur » : des exécutions d'innocents ordonnées par des psychotiques mus par des principes mortifères, telle la vertu politique, l'égalité, la souveraineté nationale. Dans la pièce, l'aristocrate guillotiné devient le frère de souffrance du collaborateur passé par les armes : Chez Anouilh, point de camp d'extermination, de nazis, mais le portrait d'un « jeune milicien », injustement exécuté après avoir croupi trois ans dans les « fers ». Le sbire de Darnand devient ici un papa attentionné, immolé à la mégalomanie d'un Bitos/Robespierre sanguinaire. Les crimes de la Milice, en collaboration avec la Gestapo et l'armée nazie, se sont évanouis. Certes, Anouilh, grand écrivain, ne commet pas l'erreur de représenter l'ensemble des résistants comme des criminels. Il les noie, en quelque sorte, dans un ensemble indifférencié, qui, au fil de la pièce, s'oppose au « dictateur », et finit par composer l'essentiel de la population, ramenée au statut de victime. D'après Anouilh, qui n'aurait pas trempé, peu ou prou dans le marché noir pendant la guerre ? De la même façon que les écrivains contre-révolutionnaires, l'auteur tente de lier ses lecteurs/spectateurs par une complicité autour de la bonne chère, de la jouissance amoureuse, en feignant de croire que la République aurait cherché à détruire ces plaisirs. Le *bon vivant* Danton est classiquement invoqué pour s'opposer au républicain mortifère (en oubliant que le *bon vivant* Danton était lui aussi un révolutionnaire, et de facto un républicain...). Le va-et-vient entre la Révolution et la Libération, le passé et le présent, aboutit à une confusion totale entre les deux périodes. Comme chez Brasillach, le rejet d'une histoire linéaire permet de solidifier les haines autour d'un même récit, sur le temps long, contre le même adversaire, le révolutionnaire, le républicain. Les thèmes réactionnaires habituels façonnent une composition connue, afin de souder le spectateur autour de ceux qui auraient, en quelque sorte, péché. Les « victimes » de la « Terreur » comme de l'épuration deviennent monsieur-tout-le-monde : la trahison à l'égard de la patrie n'existe pas. Tout est ramené à des affaires de droit commun insignifiantes, comme le fait de consommer des produits issus du marché noir. Chacun doit s'identifier au « jeune milicien » : tous adeptes du marché noir, tous collaborateurs en somme, et victimes de la « Terreur ». Anouilh pose une pièce majeure d'une doxa qui va dominer à partir des années 1970 : des résistants marginalisés, des Français moutons inoffensifs, collaborateurs passifs. Ainsi, le « tous collabos » pourra devenir un refrain à la mode, témoin d'une victoire idéologique évidente des adversaires les plus résolus de la République et de la Résistance. Cette réussite réactionnaire est fondée sur une continuité du combat mené, qui ne saurait se limiter à des coups d'éclat.

Des œuvres plus subtiles, car moins ouvertement engagées, propagèrent ce discours, y compris chez Anouilh. Ce dernier ne varia jamais dans sa détestation de la Libération, assimilée à la « Terreur » révolutionnaire. Très tôt, il l'avait proclamé dans d'autres productions. Il opéra, ainsi, par petites touches, dans le scénario d'*Un caprice de Caroline Chérie*. Le film, réalisé, en 1953, par Jean Devaivre¹¹, reprenait la même idéologie réactionnaire que l'épisode initial, le *Caroline Chérie* de Poitier (1951). Cependant, *Un caprice de Caroline Chérie* apparut moins connoté politiquement. L'action ne se passe plus sous la « Terreur », mais dans l'Italie des années 1796-1797 occupée par les troupes françaises. L'œuvre fait figure d'anodine comédie du samedi soir, racontant les aventures galantes de l'héroïne, hésitant entre son mari et un beau danseur italien. Mais, au milieu du film, Anouilh déploie sa dénonciation de 1944. Le

soulèvement des Italiens contre les Français est qualifié de « libération ». Or cette libération prend le même aspect négatif qu'elle aura dans *Bitos ou le diner de têtes* : une population soulevée, l'espace d'une nuit, se livre à l'ivresse et à la débauche. Les tentatives de viols, réitérés sur l'héroïne, font du petit peuple une force bestiale qui suscite le rejet du spectateur. Une scène est particulièrement révélatrice, celle de femmes tondues, humiliées, dénudées, couvertes de boue par des brutes déchaînées. Ces images n'occupent que quelques minutes dans le film, mais elles sont suffisamment fortes pour qu'Anouilh fasse partager aux spectateurs, au détour d'un film d'action grand public, sa haine du peuple en Révolution, sa détestation de la Résistance et de la Libération. Son message passe plus efficacement que la pièce à thèse *Bitos*, qui ne pouvait toucher qu'un public restreint par rapport à la série à succès des *Caroline Chérie*. Mais *Bitos*, plus tardif, permet d'aller beaucoup plus loin dans une dénonciation frontale du régime honni par Anouilh.

On peut considérer que son œuvre constitue une étape importante dans une appréciation particulière de la Révolution. L'assimilation de la Révolution à la deuxième guerre mondiale ne serait pas nouvelle. Pourtant, le processus n'est pas le même que les stéréotypes développés depuis les années 1970. En effet, si les comparaisons anachroniques étaient déjà là, une assimilation stupéfiante est apparue. La Révolution n'est plus, en effet, associée à l'épuration, mais au nazisme, dans de nombreuses œuvres. Utiliser l'adjectif « stupéfiant » pour qualifier cette évolution ne peut qu'engendrer, en ce début du XXI^e siècle, qu'incompréhension et condamnation. L'assimilation de crimes de la deuxième guerre mondiale à ceux qu'aurait perpétrés la Révolution est si bien inscrite dans les esprits qu'elle devient inébranlable. Pourtant, elle peut être considérée comme un tour de force sans guère d'équivalent. Qu'Anouilh assimile la « Terreur » à l'épuration était, certes, un anachronisme dont l'aspect politique était évident. Mais sa démarche pouvait apparaître rationnelle vu la filiation revendiquée de résistants à l'égard de la Révolution. Par contre, faire du nazisme un rejeton de ladite Révolution, dont les principes sont en totale opposition avec un hitlérisme qui n'a cessé d'éruer contre elle¹², pourrait, en d'autres temps qui sont les nôtres, passer pour une chose curieuse. Mais il est encore plus curieux – ou significatif – que les contemporains ne perçoivent plus cette curiosité-là.

Comparons, par exemple, les intrigantes mutations des analogies entre Brasillach et des personnages de la Révolution. Nous avons laissé, à la prison de Fresnes, après la Libération, ses affidés, farouches collaborateurs, faisant de l'antisémite un nouvel André Chénier, immolé par les « rouges », les « juifs », les « francs-maçons » et les « gaullistes ». Nul doute que ces thuriféraires du fascisme seraient tombés des nues s'ils avaient eu connaissance des étranges retournements opérés au siècle suivant :

« Si l'on veut comprendre ce qu'était le journalisme sous la Révolution française, il suffit de voir ce qu'il était dans le Paris de l'Occupation. Le savant raté Marat annonce le médiocre écrivain Brasillach¹³ ».

Quitte à rester dans les années 1930-1940, recourrons à Karl Kraus, « *on en reste tellement coi qu'il est difficile de trouver des mots*¹⁴ ». Un processus d'inversion des clichés se généralise, mais ses contorsions n'en prennent pas moins des aspects saisissants. Certes, la comparaison entre ces personnages n'a,

au point de vue historique, aucun sens : Brasillach n'était pas plus André Chénier qu'il n'était Marat. Il était Brasillach.

Mais on ne peut s'empêcher de penser que ces analogies conservent leurs objectifs principaux, attaquer les droits proclamés par la Révolution, y compris ceux qui paraissaient, il y a quelques années encore, les mieux assurés. Il faut surtout noter que ce type de comparaison permet de gommer l'essentiel, à savoir l'antisémitisme de Brasillach.

Ici, les amalgames hâtifs, les anachronismes paresseux, ou les falsifications pures et simples de l'histoire, abîment non seulement la République, en ses principes et sa naissance, mais s'attaquent également à l'histoire de la Shoah et le respect qui devrait être porté aux millions de personnes assassinées par les nazis. Les deux atteintes sont liées, qu'elles soient volontaires ou pas.

La société du spectacle, la contre-révolution, la deuxième guerre mondiale

L'histoire, depuis quelques décennies, est relue à travers un filtre particulier. Le phénomène le plus saillant est l'utilisation du terme « génocide » pour des événements antérieurs au XX^e siècle. Une réinterprétation appose ce qui était communément diffusé de la Shoah sur des faits advenus plusieurs siècles auparavant.

Toute la complexité du fait génocidaire est nivelée car elle est réduite à des images chocs, dans lequel la réflexion laisse la place à un sensationnalisme qui peut apparaître inquiétant et indécent. L'évocation d'un tel phénomène est chose difficile. Chaque mot doit être pesé, et ces précautions, indispensables pour ne pas être mal interprété, buttent sur une réalité triviale, celui d'un monde où la Shoah est devenue un lieu commun médiatique qui déverse des flots d'images et de paroles incontrôlées. Cette situation est celle d'un temps où le culte de l'image a pris l'ascendant sur le raisonnement, l'emballage médiatique sur l'analyse froide des faits.

En effet, depuis quelques décennies, l'extermination de masse est devenue, on le sait, un élément fictionnel parmi d'autres, pour vendre de nombreux produits (romans, films, bandes dessinés, sites internet...). *Les Bienveillantes* de J. Littell furent, en leur temps, perçues comme un tournant idéologique majeur, la victoire de la fiction sur le témoignage, du roman sur l'histoire¹⁵. Comme leur couronnement par le prix Goncourt l'indiquerait, *les Bienveillantes* constituent, plutôt, l'aboutissement de décennies où, inexorablement, le génocide devient une figure médiatique à la mode, dans lesquelles les commémorations, les injonctions à un devoir de mémoire, dissimulent, de plus en plus mal, l'émergence d'une mutation de l'imaginaire contemporain, alimentée par une fantasmagorie dévoyée. La *Nazi- Exploitation* avait déjà frayé la voie dans les années 1970, fourbissant les clichés qui se déploient aujourd'hui sur les sites web : fantasmes sado-pornographiques, déshumanisation de la victime, toute-puissance du bourreau. Tout devient prétexte à une évocation du fascisme saturée de clichés racoleurs, via le puissant relais du cinéma hollywoodien. Cet aspect de cliché est parfois assumé par un genre parodique (*Inglourious Basterds* de Tarentino en 2009) mais il est le plus souvent noyé dans le premier degré. Les *Indiana Jones* de Spielberg peuvent être considérés comme un

tournant narratif majeur, celui où l'évocation de la Deuxième Guerre Mondiale passe du film de guerre traditionnel, fondé sur des événements historiques, à une plongée dans un imaginaire où domine le paranormal¹⁶. Il s'agit également d'une esthétisation du nazisme. Les premières images du film de super-héros *Hellboy*¹⁷ résument ce qu'est devenue la Seconde guerre mondiale des images scintillantes et fascinantes, au sein des loisirs de masse : SS aux uniformes propres, nuit satanique, *croix gammées, bottes à clous, toute la panoplie*¹⁸. L'imaginaire gothique s'enrichit d'un nouvel adjuvant, des fantasmagories sur le nazisme.

Mais cette mutation d'un événement historique en objet esthétique est liée à de profondes mutations idéologiques, alimentée par un rappel incessant à une mémoire fantasmée du deuxième conflit mondial et du nazisme en particulier¹⁹. Des travaux montrent la généralisation de la *reductio ad hitlerum* appelée aussi point Godwin, soit l'hyper-présence de comparaisons hâtives avec le nazisme dans la moindre polémique du jour, comme dans la présentation d'événements historiques²⁰. Le mythe du génocide vendéen en constitue un des nombreux symptômes, et les propositions de loi, déposées par certains parlementaires, pour sa reconnaissance, l'illustrent jusqu'à la caricature²¹.

La Révolution n'est plus un objet d'histoire ou un héritage du passé, mais elle devient un fourre-tout des clichés contemporains liés au XX^e siècle, par l'amalgame entre des périodes et des lieux complètement différents. Dans la *reductio ad hitlerum* sur la Révolution, les troupes républicaines préfigureraient les *einsatzgruppen*, c'est-à-dire les bataillons de tueurs nazis qui assassinèrent, à Babi Yar et ailleurs, des centaines de milliers de personnes...²² Sans sourciller, les auteurs de ces délires, journalistes et « historiens » médiatiques, pourtant régulièrement programmés sur les chaînes de télévision, relèvent (modestement) leur propre courage car, grâce à eux, « la vérité [est] rappelée aux Français »²³. Une louange appuyée est consacrée à R. Sécher, qui aurait subi « un mélange de haine et de silences autour de son livre ». Cette rhétorique, dénonçant un complot de silence est intéressante, car elle révèle la profondeur d'une victimisation²⁴. En effet, les auteurs, en affirmant l'occultation d'un supposé génocide, se présentent eux-aussi comme des victimes. Dans cette conception du monde, il devient difficile d'assumer une position d'analyse : le monde étant divisé entre bourreaux et victimes, il ne saurait rien avoir d'autre.

La disqualification et la mise en accusation de l'historien

Ce phénomène révèle un processus d'hybridation dans lequel la Seconde guerre mondiale devient la grille d'interprétation de l'Histoire, de toute l'histoire de l'humanité. Par voie de conséquence, les propagateurs du mythe d'un génocide en Vendée veulent, à tout prix, faire admettre l'existence d'un tel acte. Ils recopient alors ce qui est communément dit sur la Shoah, considérée comme l'archétype de tout génocide, loin devant les anéantissements arméniens et rwandais, méconnus et /ou trop éloignés de l'Occident pour avoir influé sur son imaginaire. Les auteurs des propositions de loi prennent pour « modèle » les faits les plus médiatisés d'un génocide, celui commis par les nazis, d'où la nécessité de tordre le bras à Clio, afin de trouver des chambres à gaz en Vendée en 1793... Malheur aux historiens qui tentent d'en revenir aux faits.

Depuis longtemps, la posture pseudo iconoclaste de réactionnaires divers bénéficie d'une surmédiatisation complaisante, qui permet de laisser croire qu'en France il y aurait une « histoire officielle » et mensongère colportée par les historiens. Le plus révélateur est la schizophrénie de nombreux médias qui dénoncent les « fake news » tout en propageant de tels poncifs, comme si la République française était, dans les années 2020, la Chine de Xi Jinping²⁵.

Le mythe du génocide vendéen se développe également dans un contexte général d'une judiciarisation de pans entiers de l'histoire au nom d'un culte des victimes. Telle « étude [se prétendant] juridique » affirme que seul le droit pénal parviendrait à établir la Vérité, la condamnation de la Première République pour génocide²⁶. L'accusation repose sur un hardi mensonge selon lequel les « théories conspirationnistes » seraient de « grands classiques de la littérature historique » (sic). Par voie de conséquence, être spécialiste de la Révolution française vous rend automatiquement suspect d'être un crypto-marxiste ou un jacobin adepte de totalitarisme, dès le petit déjeuner. R. Sécher stigmatise des historiens²⁷, comme « négationnistes » et « mémoricides », notamment ceux qui ont démontré l'inanité de la thèse d'un génocide, tel Jean-Clément Martin. Le tout aboutit à l'idée délirante qu'il « y eut même des camps d'exterminations un peu partout [en Vendée], à Noirmoutier, à Nantes », ce qui préfigurerait au nom de la République, « 150 ans plus tôt les crimes du III^e Reich »²⁸, faits dissimulés par des historiens maléfiques depuis deux siècles... Par nature, l'historien est un gêneur pour les certitudes rassurantes conférées par les croyances.

La Vendée, épice de la renaissance de la Contre-Révolution

Dans ce processus, la contre-révolution trouve une nouvelle légitimité. En effet, le mythe du génocide en Vendée ravive un courant réactionnaire à la croisée des chemins dans les années 1970. Une rhétorique traditionnelle était ébranlée par les mutations sociétales issues des Trente Glorieuses (reflux du catholicisme, transformations des structures familiales, mutations économiques, etc.). Un discours d'extrême-droite, pour survivre, butait sur deux obstacles : son discrédit par la Collaboration avec les nazis, la légitimité de la République aux yeux des Français. Faire de la Révolution la « matrice des totalitarismes » permit d'affaiblir les fondements idéologiques du régime haï. L'égalité, l'héritage des Lumières, purent apparaître alors comme autant d'utopies meurtrières. Une partie de l'extrême-droite tenta donc de sortir de l'ornière de la deuxième guerre mondiale : ce ne serait pas l'idéologie contre-révolutionnaire qui serait responsable du fascisme, mais ses adversaires. L'évocation du supposé génocide vendéen minorait les crimes du nazisme, puisque d'autres régimes, en premier lieu la République, auraient été les précurseurs de massacres de masse.

L'utilisation du terme « totalitarisme » permettait, en outre, de confondre stalinisme et fascisme comme régimes similaires, ce qui ferait du dit totalitarisme une créature de la gauche, à l'instar d'une Révolution « génocidaire »²⁹. Surtout, cette assimilation permettait d'évacuer la question essentielle, celle de l'antisémitisme au cœur des régimes fascistes.

Parallèlement, la diffusion fulgurante de l'expression « devoir de mémoire », à partir des années 1980, participa à des évolutions complexes³⁰, dont la plus saillante fut la disparition du paradigme gaullien, à savoir l'intégration des Français, quelles que soient les épreuves subies lors de la Deuxième Guerre Mondiale, dans une République renouée, qui aurait retrouvé sa fierté. Le discours du 16 juillet 1995 du président J. Chirac, sur la commémoration de la rafle du Vel'd'Hiv, fut un épisode important dans une nouvelle perception de l'histoire, selon laquelle la France serait, au moins en partie, complice de la Shoah. Insensiblement, cette perception se généralisa, comme si les hommages aux victimes ne furent plus dédiés « aux morts pour la France » mais « aux morts à cause de la France³¹ ». Dorénavant, ce n'était plus une France contre-révolutionnaire, le régime de Vichy, qui était coresponsable d'un génocide, mais le pays en son entier³².

Il n'est pas de notre propos d'émettre un discours critique sur la sincérité et les motivations de ceux qui promeuvent un « devoir de mémoire », ainsi que les actes qui y sont associées. Il est inutile de rappeler le courage politique et la valeur de l'engagement de nombreux acteurs, tant ils sont connus. Mais on peut souligner que la reconnaissance d'une responsabilité dans la Shoah, par la France, ouvrit un boulevard à un discours réactionnaire. L'affirmation, même en termes mesurés, d'une telle responsabilité aboutit, en effet, à une extension des discours de haine contre la République. L'idée d'un génocide occulté permet à certains d'affirmer que si un tel crime put être dissimulé, d'autres l'ont été également. Par exemple, pour certains polémistes, la République française qui, par deux fois, avait aboli l'esclavage, est ainsi rendu responsable du commerce triangulaire, perçu comme un autre génocide. Et, de proche en proche, elle redevient la source du Mal, tel que l'énonçait en d'autres temps et avec d'autres arguments Maurras. Ainsi, les « politiques de mémoire », si présentes dans les discours officiels, posent des questions sur leur efficacité³³. Dans quelle mesure ne sont-elles pas devenues des armes entre les mains d'idéologues en lutte contre les principes premiers qui les avaient animés ?

C'est ainsi que le mythe du génocide vendéen, qui aurait pu rester un ressenti régionaliste sans grand écho, finit par dynamiter des pans entiers de l'imaginaire républicain.

Inversion, subversion et récupération des symboles et principes républicains

Comme le souligne Pierre Serna dans sa recension du film « Vaincre ou mourir », la capacité de récupération et surtout d'inversion des thématiques démocratiques³⁴ participe à une volonté de remodeler l'histoire selon une perspective réactionnaire, en annihilant ce qui avait permis d'enraciner la République en France.

Par exemple, Philippe de Broca, dans *Les Chouans* (1987) imagine les exactions, pendant la Révolution, d'un « commissaire de la République » (sic) réduit classiquement à un assassin fanatique. Une des scènes fortes du film est l'exécution d'un garçonnet coupable d'avoir crié « vive le roi ! ». L'épisode est clairement l'inversion de l'exécution du petit Bara, tué en Vendée par des royalistes pour avoir crié « Vive la République ! ». Le jeune garçon fut honoré par la Révolution, notamment par le tableau inachevé de David, en 1794. De

nombreuses œuvres le célébrèrent, notamment celle de Jean-Joseph Weerts, témoignage d'un culte des héros offerte aux écoliers de la III^e République³⁵. L'enfant immolé fut associé à d'autres figures héroïques enfantines, Viala, le tambour d'Arcole³⁶. Les *Chouans* de P. de Broca sont remarquables car ils reprennent ces éléments de l'héroïsation de Bara pour mieux la détruire : le jeune républicain est transformé en victime royaliste. Des succès de librairie attestent de ces pratiques, y compris dans des romans de facture traditionnelle.

L'œuvre de Paul Delaiche-Danimos semble exemplaire, de prime abord, de la continuité d'une littérature royaliste, du XIX^e siècle au XXI^e siècle. L'auteur reprend un discours réactionnaire rodé sur la populace, avec les mêmes *usual suspects* : Les « terribles tricoteuses », « les ouvriers du faubourg Saint-Antoine »³⁷. La dénonciation de la démocratie est assenée de pages en pages, faisant l'objet de titres de chapitres explicites : « la barbarie républicaine » (chapitre 8), « l'argent sale de la République » (chapitre 11)³⁸. Quant à la notion de « peuple souverain », elle est ridiculisée, apparaissant dénuée de sens. Une hagiographie royaliste se perpétue, magnifiant la reine, selon une rhétorique la plus conservatrice qui soit. Mais cet auteur constitue un chaînon manquant, entre les œuvres du XIX^e siècle et les obsessions du début du XXI^e siècle. En effet, la conception victimaire, encore restreinte à quelques catégories de la population, au XIX^e siècle, connaît un élargissement illimité : famille royale, prêtres, Vendéens, Chouans, et désormais « toute la population » : « C'est le peuple qui fut la plus grande victime de la Terreur³⁹ ». Les promoteurs de la thèse d'un génocide en Vendée donnent, en effet, une définition particulière du « peuple » : il y aurait eu un peuple abstrait forgé par des terroristes totalitaires pour mieux massacrer « le peuple réel », à savoir les Vendéens et les autres Français⁴⁰. La « Vendée en armes [est la] seule véritable insurrection populaire de la Révolution⁴¹ ». Dans une telle conception, la Grande Peur et les multiples soulèvements qui, de 1789 à 1793, attaquèrent les châteaux seigneuriaux, sont réduits à des émeutes manipulées par divers comploteurs, au même titre que les grandes journées de révolte dans la capitale, depuis le 14 juillet jusqu'aux derniers feux insurrectionnels de 1795. La seule révolte légitime et véritable du « vrai peuple », du bon peuple, du seul peuple, ne saurait être que royaliste.

Un autre aspect frappant est le recours à des statistiques. L'idée d'un supposé génocide vendéen est, en effet, un rejeton des années 1970, moment d'une histoire quantitativiste, mais aussi (ceci expliquant cela) entrée dans un monde globalisé, où l'économie a pris l'ascendant sur les autres sciences humaines. Autrefois, la production contre-révolutionnaire déplorait les victimes en fonction de leur qualité (roi, reine, petit prince, prêtre). Désormais, la pensée réactionnaire s'adapte à son temps, une ère où ce qui compte est dénombré par de gros chiffres.

« On vous guillotinaient en fonction de votre état-civil comme pendant la Deuxième Guerre Mondiale où les nazis gazaient les juifs, les gitans ou les homosexuels ; en 1793 on vous coupait la tête parce que vous étiez né noble, prêtre ou bourgeois (...). Cette forme d'épuration systématique nous rappelle les heures les plus noires de notre histoire contemporaine⁴² ».

Le discours s'impose au lecteur sommé de s'identifier aux victimes, par l'utilisation de la deuxième personne du pluriel. Le « né-bourgeois » ne prête pas à un examen critique, tant l'assimilation aux atrocités de la Deuxième Guerre Mondiale conduit le public à une acceptation de cette vision du monde, au nom

du respect des victimes. Surtout, l'utilisation du terme « épuration » révèle les phénomènes d'inversion en cours. Tout se passe, en effet, comme si le mot renvoyait à une barbarie liée à la Deuxième Guerre Mondiale, dans laquelle les victimes ne seraient plus les personnes assassinés par les nazis, mais les complices de ce même nazisme. En effet, le terme *épuration* renvoie au châtement encouru, à la Libération, par les collaborateurs. L'amalgame entre nazisme et Epuration, Libération, fait par les héritiers des Anouilh et des René Malliavin, procède d'une démarche intellectuelle fondée sur des retournements symboliques et sémantiques caractéristiques d'une nouvelle vitalité d'une pensée contre-révolutionnaire. Ainsi, le rapprochement entre le sujet « Vendée » et le sujet « Deuxième Guerre Mondiale » n'est pas seulement issu d'un trauma régional, né des atrocités de la guerre civile, mais il est aussi le fruit des refoulements et des rancœurs d'une extrême-droite qui ne pouvait sortir de la marginalisation, dans laquelle l'avait jeté la Collaboration, qu'en la dépouillant de l'inacceptable – le génocide. Le processus d'inversion permet d'échapper à toute culpabilité, de faire endosser à l'Autre son crime. Le mal absolu devait être attribué – opération consciente ou inconsciente – à l'ennemi : le Républicain.

Cet aboutissement idéologique pose beaucoup d'interrogations sur le terreau qui a permis son émergence. L'essentiel du mythe du génocide vendéen est apparu dans les années 1970-1980. Or, son surgissement est contemporain de la propagation d'un négationnisme à l'égard de la Shoah, comme s'il s'agissait d'un même symptôme. Le refus de reconnaître la Shoah, en tant que crime contre l'humanité, prit peut-être deux voies différentes, l'une qui échoua, en partie, en Europe de l'Ouest (mais reprise ailleurs), le négationnisme, et une autre voie, celle d'une minorisation, en la noyant dans une foule d'antécédents présumés, qui estompait sa singularité et sa monstruosité⁴³. En effet, plus grand monde ne conçoit la dimension de refoulement de la Shoah opérée par une partie des inventeurs du génocide vendéen. L'allégation d'une équivalence entre le nombre de victimes de la Révolution et celui de la Shoah, est ressassée par des idéologues royalistes, tel L. Deutsch⁴⁴, vomissant la laïcité et associant les principes républicains, telle l'égalité, au fascisme. On peut également évoquer certains sites internet, émanant d'associations ou de maisons d'éditions « vendéennes » qui vantent ou vendent des ouvrages sur Faurisson, réhabilitant Pétain et la LVF, ainsi que de bien curieux opuscules sur les vérités occultées de la Shoah... Ces sites sont librement accessibles en quelques clics, sans aller jusqu'au darknet (dans lequel tous les éléments sont accentués).

Les principes démocratiques sont ainsi clairement remis en cause :

« Si génocide programmé il y eut, la Révolution avait été sans contexte possible la matrice des totalitarismes du XX^e siècle, celui de Lénine puis celui de Hitler (...). [La Révolution] forme un « bloc » affirmait Clemenceau. Si ce vendéen glorifié par trois Républiques voyait juste, tout démocrate se doit de récuser l'héritage de 1789 dans sa totalité⁴⁵ ».

Que signifie « récuser l'héritage de 1789 dans sa totalité » ? Serait-ce l'égalité juridique, fiscale, politique entre les citoyens ? La liberté de pensée, de religion ? Le phénomène d'inversion se généralise, par une incroyable récupération par le camp contre-révolutionnaire, celle du « bleu » Clemenceau⁴⁶. La mise en accusation de la Révolution aboutit à une condamnation de la République et de ses principes⁴⁷, caractérisés par une « intention génocidaire⁴⁸ ».

Cette diffusion des nouveaux poncifs contre-révolutionnaires peut apparaître anecdotique, vu de loin. Mais ceux qui la propagent ont su faire partager leur vision politique très au-delà de leur sphère d'influence traditionnelle.

Un raz de marée qui atteint les sommets de l'Etat

La dynamique des idées réactionnaires a été favorisée par un rejet global de l'idée de révolution, liée au spectre du communisme. Maurice Agulhon, dès 1985, montra comment des formations politiques, a priori républicaines et bénéficiaires des acquis de la Révolution Française, la vouèrent aux gémonies, en s'appuyant sur le mythe du génocide vendéen et un totalitarisme supposé de la République⁴⁹.

Des journalistes, des intellectuels, des hommes politiques, y compris un ancien ministre de l'éducation nationale⁵⁰, propagent la chose, persuadés qu'ils tiennent là un fait historique indubitable, omniprésent en outre sur internet⁵¹. Un autre aspect remarquable d'une telle production est sa réception institutionnelle : Ses auteurs, tels Reynald Sécher, sont accueillis comme des historiens par des archives départementales, des bibliothèques municipales, des écoles⁵², car leurs lieux communs s'adaptent à l'imaginaire contemporain par le passage à une *reductio ad hitlerum*. Les plus hautes autorités de l'Etat, comme les communautés territoriales, ont pris acte de la puissance économique et politique de ce courant d'idées, dont ils partagent les préjugés sur la souveraineté du peuple⁵³. Le traitement de faveur dont dispose le Puy du Fou (ainsi sa réouverture précoce face à ses concurrents lors du déconfinement, en août 2020) en témoigne, comme maintes visites officielles des plus hautes autorités de la République. L'amalgame entre la Révolution française et la Seconde guerre mondiale est devenu un poncif, débité sur un mode automatique, au niveau médiatique comme politique.

En novembre 2009, le président de la République d'alors prononça un discours dans un haut lieu de la Résistance, la Chapelle-en-Vercors :

« Depuis deux siècles, à part l'expérience de la Terreur, nul totalitarisme n'a menacé nos libertés⁵⁴ ».

Cette interprétation de l'histoire est remarquable, comme le lieu choisi, un village martyr de la destruction du maquis du Vercors par les nazis⁵⁵. La Deuxième Guerre Mondiale, l'hitlérisme, la Collaboration, sont rayés de l'histoire. Après une fin du XX^e siècle où le terme « totalitarisme » a été employé à tout bout de champ, pour dénoncer une multitude d'événements, le mot ne concerne plus que la Révolution Française (et même pas le nazisme, dont le discours évoqué plus haut est pourtant censé dénoncer les crimes). Certes, on peut minimiser le discours et l'événement, en les trouvant anecdotiques (mais peuvent-ils l'être en ce lieu et avec ce sujet-ci ?). On peut objecter que cela ne fait que refléter les obsessions du réel auteur de l'exposé, à savoir le conseiller du président, Patrick Buisson, maurassien convaincu et ancien rédacteur du journal *Minute*. Mais ces arguments sont de peu de poids. Minorer les hommes pour nier les faits est inutile. Le président de la République, comme la plupart des médias, intellectuels en vue, écrivains de renom comme obscurs auteurs régionalistes, grands ou petits, suivent l'esprit de leur temps. Ils partagent une culture commune, à

savoir une imagerie née de la contre-révolution, et qui, à l'issue des années 1980, triomphe⁵⁶. Un temps où la *reductio ad hitlerum* laisse place à une *reductio ad revolutionum* : la Révolution comme source de tous les crimes, dans un monde où l'idée d'un peuple souverain est absente.

Mais les nouveaux outils du discours réactionnaire ne doivent pas nous leurrer. L'adoption de la *reductio ad hitlerum* correspond également à un recyclage, via quelques adaptations, d'un outillage mental traditionnel.

La pérennité des poncifs via leurs mutations référentielles

Un aspect intéressant est la voie par laquelle un stéréotype, usé jusqu'à la corde, est revitalisé, lorsqu'il s'agrège à une période différente de celle qui la vue naître. Le fantasme des tanneries en peaux humaines en constitue un exemple significatif. Des historiens se sont penchés sur le phénomène⁵⁷, tant sa résurgence est frappante. Rappelons le cheminement du stéréotype, le révolutionnaire écorchant ses victimes pour s'en vêtir : très tôt, une production thermidorienne accusa ses adversaires d'avoir mis en place des tanneries de peaux humaines⁵⁸. Cela devint une idée reçue des récits contre-révolutionnaires, comme le révèle sa présence dans *Bouvard et Pécuchet*⁵⁹. Cette imagerie revient en grande pompe, portée par la théorie du génocide vendéen, selon une *reductio ad hitlerum*. Par voie de conséquence, la généalogie de cette imagerie monstrueuse, les peaux tannées, a rompu avec ce qui l'avait fait naître au départ, quelques incidents isolés et fantasmes des temps modernes. La croyance, en des tanneries de peaux humaines, est réactivée par la médiatisation des crimes nazis, alpha et oméga d'une grande partie de l'imaginaire contemporain. Dès l'époque des procès de Nuremberg, l'utilisation de peaux de déportés frappa les esprits. Des images, tournées à la libération des camps, furent utilisées dans des films de fiction dénonçant la monstruosité nazie, tel *Jugement à Nuremberg*, de Stanley Kramer (1961). On peut également signaler le fort impact émotionnel des mêmes archives dans le film *Nuit et Brouillard* (1956), dont on connaît l'importance. En effet, pendant des décennies, l'œuvre d'Alain Resnais, projetée dans les écoles, fut le moyen de connaissance essentiel de l'univers concentrationnaire pour des générations de Français. Mais, très vite, des imaginations s'enflammèrent sur cette abomination - la peau tannée du déporté - laissant au deuxième plan l'essentiel, le génocide, comme si l'image monstrueuse dissolvait, dissimulait, faisait oublier le crime et, pour finir, le rendait attirant. De nombreux sites internet en attestent, tels les délires autour d'Ilse Koch, jusqu'à la nausée.

Des parlementaires proposant la reconnaissance d'un « génocide vendéen » reproduisent donc un thème à la mode, tel qu'il s'énonce dans les médias de masse, où le dépècement de l'Autre devient, en effet, dans les années 1980, un motif spectaculaire majeur de la globalisation culturelle, dont témoignent deux œuvres phares, *Le silence des agneaux* de Jonathan Demme et *Le parfum* de Suskind⁶⁰. Des bandes dessinées propagent l'idée que les révolutionnaires étaient des dépeceurs de royalistes, de façon industrielle⁶¹. Le poncif s'impose⁶², selon une *reductio ad hitlerum* rodée : « On a fait des abat-jours avec des peaux de vendéens⁶³ ». Des ouvrages à prétention progressiste reprennent, eux-aussi, le cliché, comme si de telles tanneries avaient existées, et avaient pignon sur rue à

Meudon et à Angers...⁶⁴ Une des caractéristiques des phénomènes évoqués ici est bien l'adoption généralisée de thèmes contre-révolutionnaires dynamisés par une *reductio ad hitlerum* :

« A Clisson, on fabrique du savon avec la graisse des immolés, on tanne des peaux humaines, parfois pour leurs tatouages, anticipant de près d'un siècle et demi certaines méthodes nazies qualifiées de « génocidaires »⁶⁵».

Dans ces clichés horribles, le génocide perpétré par les nazis n'est présent que sous forme d'adjectif avec des guillemets, tandis que le gros titre, en majuscule, est consacré à la Révolution (génocide vendéen). A priori, le propos n'offre aucun intérêt, tant il ressasse des mensonges/croyances à la mode, portés par une haine de la Révolution, et peut-être même de la République. L'auteur poursuit en comparant les vendéens aux victimes du STO, ce qui revient, une fois encore, à assimiler les troupes de la République aux nazis. Mais l'aspect remarquable est son émetteur, à savoir une édition de « textes historiques » sous l'égide d'un grand quotidien national français, *Le Monde*...

On peut s'interroger, par ailleurs, sur les phénomènes de réécriture à l'œuvre, telles les élucubrations propagées par le jeu vidéo *Assassin's Creed Unity*⁶⁶, avec le fantasme selon lequel Saint-Just se serait fait confectionner un manteau en peau humaine. En effet, un des clichés propagés par ce produit médiatique serait l'enlèvement de gamins des rues pour parvenir à de telles fins meurtrières. On peut rappeler combien ce thème, tel l'ogre des fables, prend des traits familiers, faisant écho, par exemple, aux rumeurs propagées au XVIII^e siècle selon lesquelles des enlèvements d'enfants, auraient été commis pour soigner ou assouvir la luxure d'un roi ladre (comprendre Louis XV)⁶⁷. Un des aspects essentiels d'un cliché est la faculté par laquelle il peut être adapté au fil des siècles, tout en conservant sa raison d'être, délégitimer un pouvoir ou ruminer des obsessions contemporaines. En effet, si le jeu vidéo, sur une thématique anglo-saxonne, accentue la violence, il édulcore (ou catalyse ?) les allusions sexuelles (« le manteau » fait de peaux d'enfants du jeu vidéo du XXI^e remplaçant la « culotte » couvrant les cuisses de Saint-Just, à partir de la peau d'une demoiselle guillotinée qui aurait refusé ses avances, selon une légende royaliste du XIX^e siècle). A chaque époque ses fantasmes et ses tabous.

Au début du XXI^e siècle, la rhétorique contre-révolutionnaire prend ainsi des aspects remarquables par la fusion entre des thèmes médiatiques en vogue et des stéréotypes millénaires. Les théoriciens du « génocide vendéen », tout à leur haine accusatrice à l'égard de la I^{ère} République, opèrent un curieux amalgame entre imaginaire chrétien, superstitions anciennes et *reductio ad hitlerum*. Ainsi, un numéro spécial du *Figaro Histoire*, offre, sur un beau papier glacé, les fantasmagories des bricolages culturels en cours. Certes, Reynald Sécher présente ses obsessions habituelles, s'ingéniant à chercher, des « chambres à gaz » et des « fours crématoires » dans la Vendée de 1793...⁶⁸ Mais ce ressassement exhibe d'autres images qui, elles, n'empruntent rien au XX^e siècle, mais à des thématiques héritées des temps médiévaux et modernes : Les Républicains auraient procédé à la « fonte des corps pour récupérer la graisse », la « momification » et « l'empoisonnement des puits⁶⁹ ». Ces accusations semblent surgir directement des diatribes, qui au cours des âges, à l'occasion d'une épidémie, d'une guerre, d'une croisade, accusèrent des « impurs ». Pénétrer dans les fantasmes des créateurs du « génocide vendéen » ramène le lecteur dans un monde enfoui depuis des siècles, tel qu'on peut le retrouver, en

feuilleter le *Malleus Maleficum* (1486) et autres manuels d'inquisiteurs, condamnant ceux qui n'auraient pas eu la « vraie » foi, mis au ban de la société, accusés d'avoir empoisonné les sources et les puits, d'avoir oint les portes avec de la graisse des morts, afin de servir le diable ou de propager la peste : autant d'allégations fantasmatiques contre les lépreux, les juifs, les cagots, les hérétiques, les supposées sorcières. La diabolisation de l'Autre prend des voies familières, avec les mêmes accusations de pratiques maudites.

Le motif du dépècement, lieu commun omniprésent, renvoie à une conception de rejet de l'adversaire au nom des transgressions commises par un impur. En effet, l'impureté du révolutionnaire, sa monstruosité supposée, se révélerait par une corruption corporelle. Le succès, au début du XXI^e siècle, du mythe du corps tanné du royaliste, s'expliquerait par un principe de substitution. Le dépècement du vendéen ancrerait une rhétorique accusatoire qui ferait de l'Autre, à cause de sa révolte contre la monarchie de droit divin, l'incarnation de la souillure. Le révolutionnaire, par essence, ne serait plus un être humain, d'où la nécessité pour lui de se vêtir de la dépouille du « pur », le vendéen, le royaliste, soumis, lui, à la divinité. Le corps malade et impur du sans-culotte, incarnation de la mort, ne pourrait se régénérer que par le sang et la peau de ses victimes. Cela parachèverait une rhétorique qui met hors de l'humanité le républicain, le tombeur des rois, celui qui aurait violé des tabous millénaires. Mais cela révèle peut-être un profond malaise contemporain, celle d'une société où autrui, l'adversaire politique, n'est pas un concitoyen, mais une créature à jamais extérieure à soi.

Perspective de recherche : les monuments commémoratifs

Pour finir cette ébauche de recherche, nous pouvons nous interroger sur d'autres mutations à l'œuvre, notamment au niveau artistique. Depuis quelques décennies, la propagation du mythe du génocide vendéen a suscité une floraison de plaques commémoratives et parfois de monuments. N'ayant guère abordé la question, je me permets simplement une remarque. Ce type de monuments s'inscrit dans la lignée de sculptures, tableaux, vitraux, issus d'un royalisme du XIX^e siècle, avec une forte empreinte catholique, aussi bien dans leur contenu que dans leur esthétique. Mais lorsqu'on considère, même rapidement, les monuments commémoratifs récents, il semble que cette tradition laisse place à une autre référence, à savoir l'imitation d'œuvres commémorant les victimes du nazisme, qu'elles soient résistantes ou déportées. L'aspect du « Mémorial de la Terreur⁷⁰ », inauguré le 9 juillet 2019, par Jacques Bompard, maire d'Orange, chef de la Ligue du Sud, en présence de l'archevêque d'Avignon, J.-P. Cattenoz, peut nourrir un tel questionnement. Cela nous éloigne de la Vendée, mais indique, s'il en était encore besoin, le succès de la rhétorique contre-révolutionnaire actuelle, en détournant non seulement les symboles de la République, mais également (et hélas) les commémorations de la Shoah.

Pour conclure : Les hommes qui n'aimaient pas Marianne...

L'utilisation de l'histoire de la Seconde guerre mondiale pour évoquer la Révolution française est devenue un phénomène majeur aujourd'hui. Elle participe à un reflux d'une démarche rationnelle d'étude de l'histoire face à des phénomènes spectaculaires dans lesquels la recherche d'un gain financier rencontre un volontarisme politique au service d'une pensée réactionnaire. Elle s'appuie sur un mélange curieux de croyances traditionnelles, de falsifications et de fantasmes contemporains. Son aspect systématique, dans maints médias, pose d'importantes interrogations sur l'imaginaire propagé aujourd'hui sur le régime républicain français, comme si ce dernier était dépouillé de ses avancées sociales et politiques, de sa symbolique et de ses principes. Cela témoigne également d'un poids croissant d'un imaginaire « gore » où les relations entre les êtres sont caractérisés par l'affrontement, dans une culture de masse où la démocratie devient un impensé. Surtout, cette rhétorique rencontre un révisionnisme d'ampleur européenne qui s'attaque aux fondements de la démocratie, afin de promouvoir des idéologies et des régimes politiques opposées à celle-ci⁷¹.

- ¹ Claude Langlois, « La Révolution, malade de la Vendée », *Vingtième siècle*, n°14, avril-juin 1987, p.63-78.
- ² Et publiée l'année suivante Reynald Sécher, *Le génocide franco-français : la Vendée-Vengée*, Paris, PUF, 1986.
- ³ <https://revolution-francaise.net/2023/01/23/800-vaincre-ou-mourir-critique-dun-puy-sans-fond-de-nullite>
<https://revolution-francaise.net/2023/01/26/801-vaincre-ou-mourrirsuite>
- ⁴ De nombreux historiens se sont penchés sur le phénomène : Michel Vovelle, « Un historien au Puy du Fou », *Le Monde diplomatique*, août 1994, p.16-17 ; Jean-Clément Martin et Charles Suaud, *Le Puy du Fou en Vendée. L'histoire mise en scène*, Paris, L'Harmattan, 1996 ; Florian Besson, Pauline Ducret, Guillaume Lancereau, Mathilde Larrère, *Le Puy du Faux, enquête sur un parc qui déforme l'histoire*, Paris, Les Arènes, 2022.
- ⁵ Emission de radio « Europe Midi », radio Europe Un, 25 janvier 2023.
- ⁶ Jean-Claude Vimont, « Images ambiguës d'un navire immobile : la prison de Fresnes des épurés », *Sociétés et représentations*, 2004, n°18, p.217-231.
- ⁷ Robert Brasillach, *Chénier*, Paris, La Pensée Française, 1947.
- ⁸ Jean Anouilh, *Bitos ou le diner de têtes*, Paris, La Table Ronde, 1958.
- ⁹ Et perdurent au début du XXI^e siècle : La dénonciation conjointe de la « Terreur » et de l'Épuration reste présente dans des « cercles algérienistes », via leurs conférences, sites internet, ouvrages, avec toujours pour cible le général de Gaulle.
- ¹⁰ Marc Belissa Yannick Bosc, *Robespierre, la fabrication d'un mythe*, Paris, Ellipses, 2013.
- ¹¹ *Un caprice de Caroline Chérie*, Jean Devaivre, 1953, scénario de Jean Anouilh et de Cécil Saint-Laurent.
- ¹² « Nous avons effacé l'année 1789 de l'histoire allemande » claironne Goebbels en avril 1933. Johann Chapoutot rappelle la haine de la Révolution Française dans l'idéologie nazie (*La révolution culturelle nazie*. Paris, Gallimard, 2017, p. 73). La presse nazie affirme que l'avènement d'Hitler permettait « la liquidation des principes de 89 » (André-François Poncet, *Souvenirs d'une ambassade à Berlin. Septembre 1931-octobre 1938*, Paris, Flammarion, 1946, p.303). Même rejet dans les manuels scolaires nazis (Marc Ferro, *Comment on raconte l'histoire aux enfants à travers le monde entier*, Paris, Payot, 1981, p.130-131). La Résistance l'a perçu rapidement : « Quand le nazisme déclarait la guerre à 1789 », *Le Patriote Résistant*, juillet-août 2009, n°833.
- ¹³ Patrice Gueniffey, « Une histoire de la violence », *Le Point*, n°2344, 10 août 2017, p. 60-63, notamment p.61.
- ¹⁴ Karl Kraus, *Troisième nuit de Walpurgis*, 1934, rééd., Marseille, Agone, 2005, p. 185.
- ¹⁵ Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006.
- ¹⁶ Steven Spielberg, *Les aventuriers de l'arche perdue* (1981) et *La dernière croisade* (1989) notamment.
- ¹⁷ Guillermo del Toro, *Hellboy*, 2004.
- ¹⁸ Pour citer *Anne, sœur Anne* de Louis Chérid (1985), chanson qui dénonce la montée de l'extrême-droite en France, mais qui prend aussi acte de l'esthétique attachée dorénavant au nazisme.
- ¹⁹ Stéphane François, *Les mystères du nazisme*, Paris, PUF, 2015.
- ²⁰ François de Smet, *Reductio ad hitlerum. Une théorie du point Godwin*, Paris, PUF, 2014.
- ²¹ Propositions d'amendements et de lois disponibles sur les sites du Sénat et de l'Assemblée Nationale.
- ²² Citation (et suivantes) de *L'ombre d'un doute*, « Robespierre bourreau de la Vendée », F. 3, 2013, émission « historique » présentée par Franck Ferrand, animateur très présent dans les médias, dans lesquels il diffuse son obsession du « génocide vendéen », y compris lors des retransmissions du Tour de France.
- ²³ Marc Belissa et Yannick Bosc « Robespierre, bourreau de la Vendée ? Une splendide leçon d'anti-méthode historique », in *Révolution française.net*, mars 2012 <https://revolution-francaise.net/2012/03/15/476-robepierre-bourreau-de-la-vendee-une-splendide-lecon-danti-methode-historique>.
- ²⁴ La notice *Wikipédia* de Sécher lui donne un profil de victime, soumis à des pressions politiques, sans pouvoir accéder aux fonctions qui devaient lui revenir. Un petit air complotiste apparaît dans cette présentation, jugée trop laudative, pour l'encyclopédie en ligne qui préconise un ton plus neutre, et ce depuis plusieurs années.
- ²⁵ Par exemple, "Cent lieux pour découvrir la France : Franck Ferrand nous prépare au Tour de France 2021 à sa manière », France Info, *Le monde d'Elodie*, émission du 17/6/2021.
- ²⁶ Jacques Villemain, *Vendée 1793-1794. Crime de guerre ? Crime contre l'humanité ? Génocide ? Une étude juridique*. Paris, éd. du Cerf, 2017, p.34-35, ainsi que citation suivante.
- ²⁷ Propos tenus lors de l'émission « Radio Brunet », RMC, 15 mars 2018, 14h-15h, émission de E. Brunet.
- ²⁸ *ibid.*, « Radio Brunet », propos du journaliste E. Brunet résumant son dialogue avec R. Sécher, lequel affirmait que les camps de concentration et d'extermination étaient « quelque chose de banal » sous la 1^{ère} République...
- ²⁹ Sur l'émergence « d'un antitotalitarisme contre la tradition révolutionnaire », cf. Michael Scott Christofferson, *Les intellectuels contre la gauche. L'idéologie antitotalitaire en France (1968-1981)*, Marseille, Agone, 2014, 2^{ème} éd., notamment le chapitre VI.

- ³⁰ Sébastien Ledoux, *Le devoir de mémoire. Une formule et son histoire*, Paris, CNRS éd., 2016.
- ³¹ Serge Barcellini, « L'Etat républicain, acteur de mémoire : des morts pour la France aux morts à cause de la France », Pascal Blanchard et Isabelle Veyrat-Masson (dir.), *Les guerres de mémoire. La France et son histoire*. Paris, La Découverte, 2008, p. 209-219.
- ³² Ceci aboutit à un phénomène d'inversion caractéristique, lors de la présidentielle de 2017. La candidate du Front National dénonça la reconnaissance d'une responsabilité de la rafle du Vel d'Hiv par la France, en affirmant que la France légitime était celle du général De Gaulle, et, par conséquent, les actions de Vichy ne l'engageaient pas. Cette affirmation suscita un tollé. Ainsi, l'extrême-droite se positionna dans l'argumentaire de la Résistance, et la majorité de ses opposants fit du régime de Vichy l'incarnation du pays. Le tout ne pouvait que susciter la perplexité, sinon le tournis.
- ³³ Sarah Gensburger, Sandrine Lefranc, *A quoi servent les politiques de mémoire ?* Paris, FNPS, 2017.
- ³⁴ « Le clan Villiers nous mène en Charette » *l'Humanité*, 25 janvier 2023.
- ³⁵ Jacques-Louis David, *La mort de Bara, 1794*, Avignon, musée Calvet. Jean-Joseph Weerts, *La mort de Bara, 1883*, Paris, musée d'Orsay.
- ³⁶ Marie-Pierre Foissy-Aufrère, Jean-Clément Martin, Régis Michel, Edouard Pommier, Michel Vovelle, *La mort de Bara. De l'événement au mythe. Autour du tableau de Jacques-Louis David*, Avignon, Fondation du musée Calvet, 1989.
- ³⁷ Paul Delaiche-Daninos, *Les 76 jours de Marie-Antoinette à la Conciergerie*, Arles, Actes Sud, 2^{ème} éd., 2007 (1^{ère} éd. 2006). Tome I : *La conspiration de l'œillet*, p.50.
- ³⁸ Paul Delaiche-Daninos, *Les 76 jours de Marie-Antoinette à la Conciergerie*, op. cit., p. 463 et 513.
- ³⁹ Paul Delaiche-Daninos, *Les 76 jours de Marie-Antoinette à la Conciergerie*, op. cit., p. 688.
- ⁴⁰ Alain Gérard, « Par principe d'humanité... ». *La Terre et la Vendée*, Paris, Fayard, 1999, p.20.
- ⁴¹ Arnould de Liedekerke, « La Vendée en armes », compte-rendu d'un ouvrage de Michel Ragon, [1793, *L'insurrection vendéenne*], *Magazine littéraire*, n°305, décembre 1992, p. 31.
- ⁴² Paul Delaiche-Daninos, *Les 76 jours de Marie-Antoinette à la Conciergerie*, op. cit., p.684.
- ⁴³ Cf. les analyses d'Anne Rolland-Boulestreau, « Résonance d'une « perversion » : tanner la peau humaine en Vendée militaire (1793-1794) », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 2013, tome 120, n°1, p. 163-182.
- ⁴⁴ « L'histoire de notre pays s'est arrêté à la mort de Louis XVI. Cet événement a marqué la fin de notre civilisation (...) On essaie de faire triompher la laïcité, je ne sais pas ce que cela veut dire. (...) Il faut réintroduire la religion en France » Interview de L. Deutsch, « Lorant Deutsch royaliste assumé », <https://tvmag.lefigaro.fr/programme-tv/article/fiction/59892/lorant-deutsch-royaliste-assume.html>, publié le 5/3/2011, consulté le 15/02/2023.
- ⁴⁵ Denis Tillinac « Une leçon de courage [sur De Villiers] ». <https://www.valeursactuelles.com/societe/une-lecon-de-courage/>. 24/11/2011, consulté le 16/02/2023.
- ⁴⁶ Pour remettre à sa place la position et les propos de Clemenceau, au-delà du cliché contemporain : Marion Pouffary, « 1891, l'affaire Thermidor », *Histoire, économie & société*, 2009/2, p. 87-108.
- ⁴⁷ A propos du 14 juillet, avis d'un chroniqueur et homme politique (candidat aux Législatives sous l'étiquette « les Républicains » en 2022), C. Consigny : « Les valeurs de la République, cela me fait marrer, alors que la République s'est construite sur un génocide » (radio RMC/Chaîne TV n°23, émission *Les Grandes Gueules*, 10-13 h. 13 juillet 2017). Ce média, comme d'autres, répète ce lieu commun anti-républicain : « Pourquoi la République, en donneuse de leçons, n'enseigne-t-elle pas qu'elle a commencé par un génocide ? » (Propos du journaliste E. Brunet, 13 décembre 2017, émission *Radio Brunet*, 13h-14h, en recevant Patrick Buisson).
- ⁴⁸ *Histoire magazine*, n°spécial, *Les guerres de Vendée*, n°5, 2019, p. 3, éditorial de Sylvie Dutot.
- ⁴⁹ Maurice Agulhon, « La Révolution française au rang des accusés », *Vingtième siècle. Revue d'Histoire*, n°5, janvier-mars 1985, p.7-18.
- ⁵⁰ Luc Ferry, le 17 mai 2015, sur la chaîne d'information *itélé*.
- ⁵¹ Voir le site « l'interne » très populaire chez les élèves et journalistes pressés pour avoir de « l'info » : « Guerre de Vendée : résumé d'un génocide, cartes, bilans, dates », article de Charlène Vince, 11/02/20. <https://www.linternaute.fr/actualite/guide-histoire/2478443-guerre-de-vendee-resume-d-un-genocide-carte-bilan-dates/>
- ⁵² *L'éveil de la Haute-Loire*, « Reynald Secher à la rencontre d'écoliers de primaire » 27/11/2019, https://www.leveil.fr/puy-en-velay-43000/actualites/reynald-secher-a-la-rencontre-decoliers-de-primaire_13693939/ consulté le 14/02/2023. On peut évoquer aussi des bandes dessinées distribuées à large échelle, avec le soutien des autorités locales de Vendée ou des départements voisins.

⁵³ *Le Un*, 8 juillet 2015, n° 64, interview d'Emmanuel Macron, ministre de l'Économie. Sébastien Ledoux, *La nation en récit*, Paris, Belin, 2021, notamment p.233 et suivantes.

⁵⁴ *Discours sur l'identité française*, par Nicolas Sarkozy, 12 novembre 2009, <https://www.voltairenet.org/article162906.html>, consulté le 15/02/2023.

⁵⁵ La Chapelle en Vercors fut incendiée par les troupes allemandes, en juillet 1944, après la destruction de Vassieux-en-Vercors, autre village martyr. La majorité de leurs habitants furent assassinés, notamment les enfants.

⁵⁶ Sur la fascination exercée par « l'homme fort », jugé plus efficace qu'une démocratie, cf. le discours de N. Sarkozy du 3 mars 2018, *Le Monde*, 10 mars 2018, « A Abou Dhabi, Sarkozy fait l'éloge des hommes forts ».

⁵⁷ Jean-Clément Martin, *Un détail inutile ? Le dossier des peaux tannées. Vendée 1794*. Paris, Vendémiaire, 2013.

⁵⁸ Il s'agissait d'attaquer ceux qui, à l'instar de Billaud-Varenne, défendaient, en l'an III, après la chute de Robespierre, l'idée d'une démocratie, fondée sur le suffrage universel et non pas le suffrage censitaire. Des affiches calomnieuses furent affichées dans Paris pour incriminer les derniers montagnards, ce qui fut un des premiers jalons de la création du mythe de tanneries en peaux humaines (Cf. *La Révolution s'affiche : la collection d'affiches révolutionnaires de l'Assemblée nationale*, catalogue de l'exposition à l'Assemblée nationale, 2019, Paris, Fayard). Pour un exemplaire de cette campagne calomnieuse : <https://www.parismuseescollections.paris.fr/fr/musee-carnavalet/oeuvres/reponse-a-l-affiche-de-billaud-varennes-vadier-collot-et-barrere-contre-le#infos-principales>

⁵⁹ Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, Paris, Alphonse Lemerre, [1881], Paris, Gallimard, 1970, p. 187 : « Dans l'esprit de Bouvard, montez-au-ciel-fils-de-saint-Louis, les vierges de Verdun et les culottes de peau humaine étaient indiscutables. Il acceptait les listes de Prudhomme, un million de victimes tout juste. Mais la Loire rouge de sang depuis Saumur jusqu'à Nantes, dans une longueur de dix-huit lieues, le fit songer ».

⁶⁰ Jonathan Demme, *Le silence des agneaux*, film de 1991 (adaptation du livre éponyme de Thomas Harris, 1988, tr. Fse 1990, Paris, Albin Michel). Patrick Süskind, *Le parfum, histoire d'un meurtrier* (1985), Paris, Fayard, 1986 tr. frse.

⁶¹ Rochebrune et Runberg, *Jack*, vol. I, *Les Malfaisants*, Bruxelles, Dupuis, 2011. p.45.

⁶² La question « Tanne-t-on la peau des Vendéens ? », figure, avec une réponse ambiguë, parmi « La Révolution française en 15 questions » de Manuela France, *ça m'intéresse Junior*, n°369, juillet 2013, p. 84-85.

⁶³ Propos d'Eric Brunet, le 13 décembre 2017, dans son émission *Radio Brunet*, 13h-14h, RMC.

⁶⁴ Eliane Viennot, *Et la modernité fut masculine. La France, les femmes et le pouvoir 1789-1804*, Paris, Perrin, 2016, p.196.

⁶⁵ Jean-Pierre Gueno, *Instants d'histoires. 110 documents d'archives qui rendent l'histoire vivante, de Jeanne d'Arc à la V^e République*, Paris, 2017, *Le Monde-Garnier*, p.47 (vendu dans les maisons de la presse et les supermarchés).

⁶⁶ Anne Quenedey, *Saint-Just dans Assassin's Creed Unity : une mise au point*, 2016. Association pour la sauvegarde de la Maison de Saint-Just.

⁶⁷ Arlette Farge et Jacques Revel, *Logiques de la foule. L'affaire des enlèvements d'enfants, Paris, 1750*, Paris, Hachette, 1988.

⁶⁸ Reynald Sécher, « Par le fer et par le feu », *Figaro Histoire*, n° spécial 26, juin-juillet 2016, *Vendée, l'épopée des géants. Anatomie d'une révolte. De la répression au génocide*, p. 54-63, ainsi que citations suivantes.

⁶⁹ Editorial de Michel de Jaeghere, *Figaro Histoire*, n° spécial 26, juin-juillet 2016, *Vendée, l'épopée des géants. Anatomie d'une révolte. De la répression au génocide*, p. 3.

⁷⁰ Sur le mémorial, cf. *Mémoire de la Terreur à Orange*, hors-série *Orange Vérité*, juillet 2017.

⁷¹ Bernard Bruneteau, *Génocides. Usages et mésusages d'un concept*, Paris, CNRS, 2019.